

ÉCRIVAIN SÉNÉGALAIS

L'héritage et désacraliser le passé»

Les grands stéréotypes et poncifs dont vous parlez représentent pour eux une Afrique qui de toutes les manières ne reflète plus leur vécu. Quand ils veulent ne serait-ce que restituer leur temps et leur moralité à eux, ces figures-là ne sont plus aussi importantes. Ils ont autre chose à dire... Donc, oui, je sens bien une césure entre les générations sur un certain nombre de figures rhétoriques, un certain type d'écriture, certaines préoccupations, etc. Concernant le style, pour l'instant, les formes sont encore classiques, il n'y a pas une grande révolution esthétique. Ces jeunes auteurs sont encore dans des schémas narratifs établis et je pense que cela est dû en grande partie aux contraintes de l'édition qui s'ouvre rarement à des ruptures stylistiques quand il s'agit d'un jeune écrivain. Cela dit, je pense que lorsque ces personnes auront acquis un statut, elles s'autoriseront beaucoup plus de liberté mais il faut également qu'il y ait des éditeurs qui osent et créent une dynamique susceptible de faire naître une nouvelle esthétique en Afrique.

Lors de la conférence inaugurale de la Rentrée littéraire du Mali, vous vous êtes démarqué des autres intervenants en préconisant une rupture radicale avec les pères fondateurs et en appelant à «tuer le gourou» afin d'inventer un avenir où l'individu reprend ses droits. Mais cette «recette» ne risque-t-elle pas d'engendrer en Afrique cet individualisme égoïste et déshumanisé qui sévit déjà en Occident ?

Je suis absolument contre une société individualiste. A contrario, je suis pour l'individualité et l'individuation : le fait que l'individu existe dans le groupe, qu'il puisse être créatif et créateur. Je pense que l'individu et le groupe, c'est la mer et la vague : celle-ci tend toujours à s'élever au plus haut mais sans jamais se détacher de la matrice. Dans mon intervention, je disais que pour inventer quelque chose de totalement neuf, il faut savoir s'affranchir des origines, d'un certain nombre de figures tutélaires, d'une mentalité de référent aliéné qui est prépondérante dans nos sociétés, qui a certes ses avantages mais qui a aussi l'inconvénient d'avoir bridé des élans novateurs, bloqué une parole qui devait circuler et de n'avoir pas permis d'utiliser au mieux toutes les ressources créatrices du groupe. J'en veux pour exemple simple ces espaces où on libère la parole et le geste des enfants, où

on leur permet toutes les folies et où la création finira donc par germer. Au contraire, les espaces où les enfants doivent se taire quand les adultes parlent, où le monde des aînés domine celui des jeunes alors que le premier est sur le point de disparaître et que le second est en train de naître, n'ont jamais produit des propositions innovantes. Nous sommes donc dans ces problématiques-là : la nécessité de passer au tamis nos rapports à la tradition dont on peut faire une force structurante mais dans un double-mouvement, celui d'un dégagement des horizons. Les héritages ne sont importants que si on se les incorpore et les inscrit dans une dynamique qui va au-delà d'eux. Ce ne sont pas des totems que l'on doit adorer ni des recettes intemporelles car ce patrimoine d'aujourd'hui a lui-même été une innovation de son époque et c'est la dynamique du groupe qui en a fait un héritage. Pour le monde à venir, il faut de nouveaux sentiers mais aussi une double «indiscipline». Certes, il ne s'agit pas de faire table rase ni de renier le passé car nous sommes tous issus de quelque part ; il s'agit de voir simplement ce qu'il y a de fécond et de vital dedans et de dépoussiérer tout le reste. Pour cela, on ne peut pas toujours s'accrocher aux référents et aux figures récurrentes, qu'elles soient culturelles ou politiques. Le fait est que pour le moment, le seul référent qu'on propose à nos jeunes, on le puise cinquante ans en arrière et c'est là le cœur du problème : c'est comme si nous étions gouvernés par des morts ! Nous sommes dans une forme d'entêtement rétrospectif alors qu'en principe, c'est une vision de l'avenir qui doit nous faire agir dans le présent. Au lieu d'être déterminés par l'avenir que nous nous donnons, nous le sommes par le passé, ce qui dénote d'une certaine paresse intellectuelle et d'un manque total d'élan progressiste. Ces «pères fondateurs» ont apporté des réponses qui ont leur validité dans leur contexte mais on ne peut en faire des absolus ni les transposer à notre contexte à nous. Nous devons apporter des réponses nouvelles à des questions nouvelles et nous poser des questions essentielles : qui sommes-nous ? Et surtout, qui voulons-nous être ? Je considère, pour ma part, que mon identité n'est pas derrière moi mais devant moi ; elle est à construire.

De quels type de révolution peut-on parler pour l'Afrique ? Prendrait-elle la forme d'un renversement des systèmes

politiques ou bien celle, plus complexe, d'une transformation des mentalités ? Laquelle est la plus urgente aujourd'hui ?

Je dirais que les deux sont d'égale urgence. Je crois à la nécessité d'une démocratisation de notre continent mais quand je dis «démocratie», je ne pense pas aux élections ni au système formel du vote, mais à des espaces où toutes les énergies sont libérées et où se mettra en place une gestion de nos problématiques et de nos conflits à laquelle participeront toutes les forces vives dont on aura permis l'épanouissement. C'est à nous maintenant d'inventer les formes politiques adéquates pour faire émerger tout cela : nous ne sommes pas obligés de répéter ou de répliquer mais plutôt faire en sorte que dans nos espaces sociaux toutes les énergies puissent s'exprimer et contribuer à une œuvre collective. C'est cela une révolution féconde. Sur un autre front, il faut également mener une révolution civilisationnelle, celle de ne pas focaliser sur les défis économiques qui sont par ailleurs en voie d'être réglés.

L'Occident n'est plus le centre du monde et vit un temps crépusculaire ; ce qui représente probablement une vraie opportunité pour s'affranchir de ces modèles jusque-là imposés et qui atteignent leurs limites. C'est à nous de proposer autre chose en gardant le meilleur de ce qui a été fait à l'échelle de l'humanité. Je pense que la crise que nous traversons (économique, environnementale et politique) est d'abord une crise de sens, la dérive d'une grosse machine que nous avons mise en place.

Il existe donc une radicale critique de la modernité, laquelle n'a pas tenu ses promesses émancipatrices et c'est le signe que nous aspirons tous à une existence plus équilibrée où toutes les dimensions humaines auraient une égale importance. Je pense qu'à ce niveau-là, nous avons beaucoup de choses à apporter au reste du monde. Il suffit d'inverser les échelles de valeurs, ne plus accepter les critères selon lesquels nous sommes toujours classés derniers, à l'instar de la croissance économique. Certes, celle-ci est importante mais ce n'est pas une fin en soi car le plus important, c'est d'articuler les choses de manière harmonieuse et équilibrée. Je préfère une société moins inégalitaire qu'une société extrêmement riche. Je suis économiste mais quelque chose comme 10% de taux de croissance ne veut absolument rien dire pour moi ; ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment cette richesse est répartie,

si elle contribue à l'épanouissement des individus au-delà de leurs besoins essentiels. Il existe un large terrain de créativité pour ne plus être les suiveurs d'un modèle qui décline et dont les principaux promoteurs ont bien senti qu'il n'est pas viable, que la vie est ailleurs...

Malheureusement, aujourd'hui, il y a un manque total de proposition et une absence de souveraineté intellectuelle. L'invention de nouveaux critères est un travail que nos intellectuels doivent prendre en charge et ils ne peuvent le faire qu'en étant dans une profonde liberté et en comprenant que notre destin n'est pas de reproduire mais de faire mieux et d'aller plus loin.

Lors de la conférence à laquelle vous avez participé, l'essayiste kényan Firoze Manji a souligné la nécessité de totalement remettre en cause les structures de l'Etat en Afrique. Pensez-vous que cette solution peut se traduire dans le continent par un anti-autoritarisme à l'africaine ?

J'irai même plus loin car je discute souvent avec des chercheurs en sciences politiques qui ont passé leur temps à essayer de trouver des formes d'Etat en Afrique pour répondre à l'Etat occidental. Le fait est que nos structures d'Etat sont les héritières de l'ancien régime colonial : ce n'est même pas le système français modernisé mais le régime autoritaire jacobin. Ces chercheurs mettent en évidence dans leurs travaux des formes d'autogestion importantes sur le continent qui ont existé par le passé et permis une autonomie des groupes durant de longs siècles grâce à des dynamiques souples, fluides et parfaitement adaptées à des peuples vivant dans des espaces de circulation et pour lesquels les frontières et l'Etat-nation ne signifiaient rien.

Les problèmes du Nord-Mali par exemple découlent justement des appartenances forcées et imposées aux peuples par l'Etat central ; ils prouvent que les structures actuelles ne reflètent pas les modes de vie et l'histoire singulière des individus. Il faut donc un travail acharné d'historiens, d'anthropologues et de politologues pour proposer des formes politiques qui prennent en compte le vécu des populations, leur dynamique, leur rapport à l'espace, à l'autorité et à l'organisation sociale. Les Africains ne cessent de se plaindre des frontières héritées de la Conférence de Berlin, mais qu'est-ce qui les oblige à y rester ?

S. H.

CÉLÉBRATION DE LA JOURNÉE MONDIALE DE LA FEMME

La femme artiste à l'honneur à la Maison de la culture de Béjaïa

Expositions, conférences-débats, galas artistiques, défilés de mode, différents concours relatif au monde créatif de la femme artiste sont programmés à la Maison de la culture Taous-Amrouche de Béjaïa, devenue pour la circonstance la destination privilégiée des femmes. Des activités qui s'étaleront jusqu'à aujourd'hui, soit une semaine entière dédiée à la femme avec comme journée d'orgue le 8 Mars, une date symbole de la lutte des femmes. Ainsi, depuis mardi dernier, le grand hall, les couloirs et même la partie supérieure de la Maison de la culture accueillent des expositions de femmes artistes venues de différentes régions du pays, de Béjaïa, Tizi Ouzou, Bouira, Boumerdès, Alger et même de Tamanrasset.

Des couturières, des artistes peintres, des artistes plasticiennes, des pâtisseries, des céramistes, des photographes, des bijoutières... ont été conviées à venir à la rencontre du public, pour se faire connaître et faire découvrir leurs activités et leurs produits.

Il s'agit de femmes, jeunes et moins jeunes, actives

ou au foyer, exerçant dans le mouvement associatif ou à titre individuel. Une activité à inscrire à l'actif de cette institution, dirigée par une main de fer par M^{me} Salima Gaoua, qui a concocté un programme riche et varié en associant pour la circonstance l'association de défense et de suivi des intérêts des handicapés de la wilaya de Béjaïa et de l'UNFA (Union nationale des femmes algériennes). A cet effet, tout un espace particulier est réservé aux femmes souffrant de handicaps, lesquelles prendront part, à part entière, à cette célébration : «On a tendance à oublier ses femmes handicapées dans nos activités. Alors pour qu'elles soient avec nous, un espace a été réservé aux femmes handicapées artistes pour exposer et prendre part à toutes ses activités», nous a déclaré M^{me} Gaoua.

Une bonne organisation caractérise les espaces réservés aux exposantes qui sont réparties en fonction de leurs activités. On y trouve de la photographie qui occupe le grand hall, la céramique, du macramé, des bijoux traditionnels, des objets de décoration (en cuivre,

en vannerie, en poterie, ainsi que des bougies et poupées), de la peinture, de la couture, du crochet ainsi que des gâteaux traditionnels.

Ces derniers occupent une grande partie de l'exposition qui a obligé les organisateurs à ouvrir l'espace du 1^{er} étage pour cette spécialité. Des activités culturelles, éducatives et artistiques sont au programme de cette semaine des femmes artistes. On notera entre autres la conférence sur le rôle social de la femme, animée par la sociologue Rabia Oukil, et un défilé de mode de Sakina Zaïdi, Assia Maâmeri, Naïma Makhloufi et Mabrouka Harfouche. Auvolet galas artistiques, ces derniers sont programmés chaque après-midi dans la grande salle de la Maison de la culture et animés par Hassane Terki, Mohamed bencheikh, Babi Bouchenoua, Kripou et Nadir Bouchenoua, et Kahina et plein d'autres encore. Tous les genres musicaux sont au menu. Des récitals poétiques sont également prévus, et ils seront animés par Lahna, Naima Aoudia et Sonia Brahmi.

Kamel Gaci